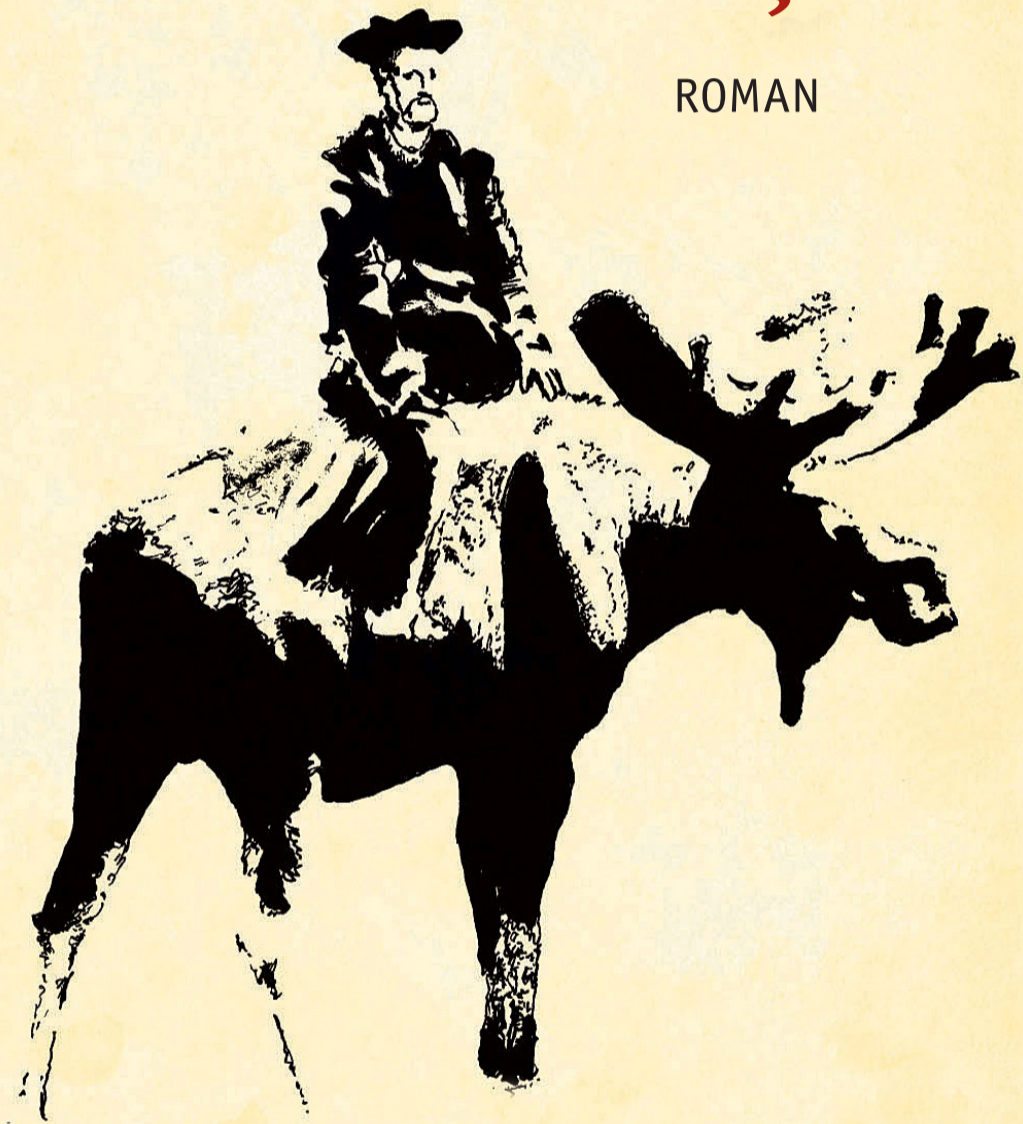


CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER

# Marie et les deux François

ROMAN



LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

## DU MÊME AUTEUR

*Dans les crocs du tyran*, Montréal, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).


*Le Secret du coffre au pélican*, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).

*Panique dans la ménagerie*, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1997 (épuisé).

*La Guerre aux mensonges*, Les éditions Héritage,  
collection « Super séries », 1998 (épuisé).

# Marie et les deux François

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-14-1 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-54-7 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-55-4 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Christian Lemieux-Fournier, 2010

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2010

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*

Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Illustration de la couverture :*

Sylvain Bouton

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

CHRISTIAN LEMIEUX-FOURNIER

# Marie et les deux François

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



*À la mémoire de Mireille Fournier*

*Merci à Michèle pour son aide et sa présence*





**MARIE FERME LES YEUX** et laisse couler l'eau sur son visage. Hypnotisée par le ronronnement de la douche, elle apprécie le mouvement de ses idées qui se promènent librement. Elle prend son temps et pense à une journée de la semaine précédente, à une rencontre inoubliable et d'une importance capitale. Elle rêve et se construit quelques jolis scénarios. Elle sourit.

Lavée et rincée depuis une éternité, Marie est emportée dans un tourbillon de souvenirs agréables. Tiens ! Le téléphone sonne au loin. Encore. Avant, c'était la sonnerie de la porte d'entrée qui carillonnait. Plus tôt, encore le téléphone. Ça n'arrête pas. Le monde tente de nuire à sa rêverie. Elle ne se laisse pas distraire par les vibrations assommantes du monde moderne. Elle prend sa douche. Voilà ! Et l'univers attendra ! Lénifiant ! Apaisant ! L'eau lui masse la tête et lui offre un rideau de sécurité, derrière lequel un monde de rêves palpite.

Elle songe à celui qu'elle a rencontré cinq jours plus tôt à Montréal. Un homme au charme fou, beau, intelligent et mystérieux. Du moins le voit-elle ainsi. Elle porte une main à sa poitrine. Elle croit entendre des battements. Elle perçoit encore quelque chose. Elle tend l'oreille. Ce n'est pas son cœur, cela vient de la fenêtre, une branche sans doute. Elle l'oublie bien vite pour mieux revenir à cet homme qu'elle n'a vu qu'une fois.

*Ah non ! Pas croyable ! J'ai vidé le réservoir d'eau chaude !* s'inquiète, en fermant les robinets, celle qui fustige les gaspilleurs, ceux qui balaièrent leur entrée à grands jets puissants ou qui nettoient leur jeep de la démesure sous une cataracte d'hectolitres.

*Où ai-je la tête ?*

Le téléphone ! Encore ! Marie, qui continuait à penser à sa rencontre, soupire... Et elle s'élançe, met de l'eau partout, glisse sur le carrelage, tombe sur le dos et se frappe l'épaule gauche sur la petite table du téléphone. L'appareil rebondit et se retrouve par terre, le combiné cul par-dessus tête et le récepteur fêlé.

— Oui ? Allô !

— Marie ! Comment ça va ? Es-tu malade ?

— Hein ! Non.

— Qu'est-ce que tu fais ? Ça fait au moins une demi-heure que je t'appelle, que je sonne à ta porte, que je lance des cailloux à ta fenêtre.

— Je prenais ma douche.

— T'es-tu endormie sous l'eau ?

— Non, non. Mais t'es où là, Mireille ?

— Chez toi ! À Québec. Juste devant la porte d'entrée.

— J'arrive tout de suite.

Marie se précipite, déverrouille la porte et l'ouvre bien grand pour laisser entrer son amie. Mireille s'étonne et rit. De l'autre côté de la rue, un cycliste trop chanceux regarde Marie et ne voit pas le poteau d'acier qu'il frappe de plein fouet.

— Heureusement que je ne suis pas le facteur !

— Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce que t'as ?

— Moi ? Rien de spécial, mais toi, t'as rien sur le dos.

— Ah mon Dieu !

Marie court à sa chambre y chercher un peignoir qu'elle enfile en vitesse.

— T'es pas déjà dans ta ménopause, j'espère ? demande

Mireille en entrant.

— Mais non !

— Ah ! Je l'ai ! Tu attendais quelqu'un et tu voulais faire bonne impression.

— Veux-tu arrêter ? Je sortais de la douche, c'est tout.

— T'es rousse en titi, ma belle petite Marie.

— Mireille ! Arrête, j'ai plein de choses à te raconter.

Un beau rayon de soleil, tout à fait lumineux, transperce l'espace de la cuisine et semble donner vie à quelques grains de poussière.

— As-tu quelque chose à boire ? J'ai un peu soif.

— Oui, sers-toi.

Alors que Mireille agrippe une bouteille de vin, la débouche avec application et se verse un verre, Marie se lance dans d'importantes confidences.

— J'ai pas voulu t'en parler au téléphone. J'étais pas prête et j'aime pas tellement parler dans cet appareil, tu le sais.

Mireille prend une bonne gorgée et sourit. Elles ont déjà placoté pendant des heures au téléphone, surtout depuis que Marie vit à Québec.

— Qu'est-ce que t'as à sourire comme ça ?

— Moi ! Mais j'ai rien, je t'écoute.

— Bon, Mireille, commence pas à me taquiner. Il s'est passé quelque chose dans ma vie dimanche dernier. Il faut absolument que je t'en parle. Il y a plein de signes qui m'indiquent que c'est important.

— T'es pas allée au Musée des beaux-arts en sortant de chez moi dimanche passé ?

— Oui, comme je t'avais dit. Et c'est là que ça c'est passé. Imagine, juste le nom de l'exposition, c'est déjà un signe : *L'invitation au voyage*. (Marie sourit et prend une grande respiration, réjouie.)

— C'est le titre d'un poème de Baudelaire très connu, celui qui commence par :

*Mon enfant, ma sœur,  
songe à la douceur  
d'aller là-bas vivre ensemble !  
aimer à loisir, aimer et mourir*

Avec les deux mêmes vers qui reviennent trois fois :

*Là, tout n'est qu'ordre et beauté  
Luxe, calme et volupté.*

— Je pense que ça fait trop longtemps qu'il n'y a pas eu d'homme dans ta vie.

— Mais non ! C'est pas ça. Tu trouves pas que c'est un beau poème ?

— Oui, mais faut pas capoter, ni trop s'emporter.

— Laisse-moi te raconter. Et si j'ai le goût de m'emporter comme tu dis, je peux bien le faire. Il n'existe pas de loi contre l'emportement à ce que je sache.

— Fâche-toi pas. Eh que t'es soupe au lait !

— Veux-tu me laisser parler ?

Mireille vide son verre en indiquant d'un geste clair qu'elle ne dira plus un mot.

— Je vais te parler de l'exposition, d'abord et avant tout, parce qu'elle m'a marquée. À elle seule, l'exposition mérite le déplacement. Avec ou sans rencontre.

— La rencontre ?

— Oui, figure-toi donc que j'ai fait la connaissance d'un homme au musée. De toute façon, j'imagine que tu as déjà deviné. Mais je ne suis pas encore rendue à ce point-là dans mon histoire.

— T'as raison. J'avais deviné pour le gars, mais je pensais que tu allais aussi me parler de ton frère.

— De mon frère ! Pourquoi tu me parles de lui ?

— À cause d'un article que j'ai lu dans le journal hier. Attends, je vais te le montrer.

Marie s'étonne et s'inquiète. Elle ne pensait pas du tout à lui. Elle sait toutefois qu'il est bien capable de se mettre dans le pétrin. Mireille sort le journal de son sac à main, l'ouvre et pointe en direction d'un entrefilet en bas de page.

*Disparitions mystérieuses à Laval.*

*Depuis une semaine, plusieurs résidents du quartier Vimont à Laval se sont plaints de vol d'objets décoratifs qui enjolivaient leur parterre. D'après les plaignants, ces vols se produisent pendant la nuit. La police de Laval ne nous a donné aucune information supplémentaire et semble détenir bien peu d'indices.*

— Pourquoi tu me montres ça ? Il n'y a pas de nom, pas d'indices, pas de description, rien. Comment as-tu pu penser à mon frère avec ça ?

— Ne m'avais-tu pas déjà dit que Paul volait parfois de drôles de choses ?

— Oui, mais ça fait longtemps. Au moins trois ans. Il n'a sûrement pas recommencé. Il m'en aurait parlé. Il me raconte tout.

— En tout cas, moi, en lisant l'article, j'ai tout de suite pensé à lui.

— Franchement. Montréal, c'est grand ! Pourquoi mon frère en particulier ? Il va très bien depuis un bon bout de temps. C'est sûr qu'il n'a rien à voir là-dedans ! affirme Marie avec conviction.

Cette interruption l'ébranle et la contrarie. Elle allait raconter sa rencontre en détail et voilà qu'il est question de Paul,

à qui elle n'a pas parlé depuis un certain temps, presque deux mois. Marie pense qu'elle devrait essayer de le revoir bientôt. Mais, pour l'instant, elle veut tout dire à sa meilleure amie.

— Est-ce que je peux te parler de ma visite au musée ?

— Vas-y. Je t'écoute.

— Une très belle exposition. Tu devrais absolument y aller avant que ça finisse. Surtout que tu habites à Montréal. Bon. On passe par la vieille bâtisse, côté nord, par l'entrée aux quatre colonnes. En montant le grand escalier, on tombe sur la Méditerranée, un grand triptyque de Bonnard. Déjà là, on a le goût de partir en voyage, avec la lumière agréable et la mer au fond. C'est une bonne idée de commencer l'exposition à cet endroit. On ne s'attend pas à ça, on monte et l'exposition arrive à nous. L'effet de surprise fonctionne très bien.

Surtout que ce tableau est vraiment beau. En haut, je me suis retournée vers la première salle et là nos regards se sont croisés. Tout de suite, j'ai senti quelque chose, un genre de malaise électrisant.

— Tu peux bien être prof de littérature ! Spécialiste de la fiction.

— Mireille, je te le dis, je n'invente rien. Je te décris simplement ce que j'ai ressenti. Voilà.

— T'as vu un beau gars, c'est tout.

— Eh que t'es terre à terre !

— Je ne suis pas terre à terre, je suis infirmière. Et c'est drôle, à l'urgence de Maisonneuve-Rosemont, où je travaille depuis de très nombreuses années, je n'ai jamais rencontré de patient qui souffrait de malaise électrisant.

— Que t'es drôle ! Tu peux dire ce que tu veux, ça ne m'empêchera pas de continuer à te raconter ma visite. Je l'ai toute claire dans ma tête. C'est formidable. Je t'en reparle et j'ai l'impression de la revivre. C'est très agréable. Bon, je continue. Dans la première salle, il n'y a que des Gauguin. Impressionnant. Imagine ma surprise. Je suis entrée avant lui. J'ai fait le tour très lentement, lui aussi. Dans cette salle, il a passé beaucoup de temps devant une peinture. Et sais-tu quel en est le titre ?

— Non, mais je sens que tu vas me le dire, répond Mireille en se servant un autre verre de vin.

— *Le mois de Marie*. Hein ! Belle coïncidence ! Quand j'ai lu le titre, j'ai failli me sentir mal. Un très beau tableau d'ailleurs. J'ajoute rien, parce que je te connais, mais avec un titre comme celui-là, c'est beaucoup plus qu'une simple coïncidence.

— Si tu le dis.

— La deuxième salle était moins intéressante. Il y avait une série de toiles qui racontent l'histoire de Psyché. Lui aussi, il a moins aimé. Plus tard, il m'a dit qu'il trouvait ça trop pastel.

— Au fait, comment s'appelle-t-il, ton grand critique d'art ?

— François ! répond Marie avec enthousiasme tout en pensant, sur le coup, au texte que cette rencontre lui inspira et qu'elle écrivit dans un état de grâce et de béatitude.



Comment Maître Graupen, illustre vagabond,  
 oit une conversation où les éclairs  
 tombaient sur les passants

Assis en retrait, près du puits du village, Maître Graupen, aussi appelé Panurge Le Faux, vagabond notoire, aventurier d'occasion et fripon solitaire, pratique avec délectation ce qu'il réussit le plus aisément : rêvasser sans rien faire. Ému à la pensée des bonnes chopinettes de vin rouge qu'il but la veille, Graupen ferme les yeux. Il se laisse glisser le long de l'arbre et passe ainsi de la position assise à la position couchée. *Pourquoi brusquer les choses ? C'est avec les brusqueries qu'on cause les embolies. Il tire sur son chapeau à larges bords pour protéger ses yeux des vilains rayons du soleil. Et en me reposant, je ne dépense pas d'écus.*

La belle excuse ! Maître Graupen, de tout le canton et même d'au-delà, est bien connu pour dépenser sans compter, jeter l'argent par les fenêtres, en fêtes, orgies, vin et boustifaille. Grand expert à dilapider son bien, notre illustre Graupen est aussi un fieffé menteur. Tellement qu'il se raconte des mensonges à lui-même ; mais, n'étant pas sot, il ne se croit pas. Donc, Maître Graupen, bel et bien étendu, mais toujours très éveillé, entend les propos de deux passants s'attardant près du puits.

— ... comme un éclair qui m'aurait traversé le corps...

— Quelle souffrance cela a dû être pour vous !

— Pas du tout ! Un plaisir extrême plutôt, un tonnerre de bonheur.

Graupen, intrigué, prête une oreille attentive à tout ce qu'il entend.

— Difficile à croire.

— Je ne suis point un menteur. Aussi vrai que je suis là ! te dis-je. La Marie était là, elle m'a regardé, et ça m'a traversé, un éclair...

— Eh ben !

— Comme une chaleur bienfaisante par tout le corps, des petits picotements comme des chatouilles, j'en avais quasi les orteils qui frisaient. Pis j'la regardais, pis elle me regardait, pis j'étais plus que bien, figé, heureux, comblé...

Cet aveu convaincant d'un bonheur sincère suscite un intérêt grandissant auprès d'un Graupen qui s'ébranle.

— Pis la Marie, elle ?

— Même chose pour elle, j'cré ben !

— Mes vieux ! Ça, c'est quelque chose !

— Tu peux le dire, mon Antoine. Après une telle aventure, on n'est plus jamais le même. On pense juste à ça.

— Mais, pour l'amour ! Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Justement, pour l'amour ! Je m'en vas de ce pas la demander en mariage.

Maître Graupen enlève son chapeau et voit les deux hommes s'éloigner d'un pas vif. Il est secoué. Il n'avait pas encore pensé à cela. Se marier ? Quelle drôle d'idée ! La sincérité du bonheur de cet inconnu est indéniable. Il y tient à ce mariage. C'est avec cela qu'il croit devenir heureux. Cela s'entend. Hallucinant ! Graupen s'en gratte la tête. Son cerveau travaille à vive allure. Il s'échauffe la matière grise à échafauder hypothèse sur hypothèse. Une essentielle quête s'entame alors ! Maître Graupen, d'un bloc, se met debout. Il se demande, avec toute la force du doute : *Devrais-je ou ne devrais-je point me marier ?*

Ce premier chapitre plut à Marie. Elle décida donc d'en écrire plusieurs autres et de tous les unir en un ensemble plus vaste. Ce nouveau roman elle l'intitula : *Le mariage de Graupen aura-t-il lieu ?*





Paul, le demi-frère de Marie, a toujours aimé les animaux. Enfant, la vue d'un chiot, d'un caneton ou d'un poussin de Pâques l'emplissait de bonheur, le comblait tellement qu'il se sentait sur le point d'éclater. Il en tremblait de joie. Il tendait une main palpitante vers l'animal, l'approchait doucement et lorsqu'il touchait la petite bête, il atteignait l'extase et arborait un sourire empreint d'une profonde béatitude. Ces moments intenses inquiétaient beaucoup sa mère qui tentait alors, plutôt maladroitement, de redonner une dimension correcte à l'événement.

— Voyons Paulo, tu vas pas t'énerver comme ça juste pour un petit chien ! Paul, plus bouleversé encore, ajoutait des larmes à son bonheur, le troublait avec de nouvelles considérations, s'inquiétait, détestait sa mère un moment, ne comprenait pas, se demandait s'il n'était pas un enfant spécial, un peu fêlé comme elle le lui disait parfois.

— Tu vas pas agir en fou et pleurer parce que tu vois un canard, quand même !

Paul aimait sa mère et adorait les animaux. Il comprit vite, bien que confusément, qu'il lui fallait éviter de se retrouver avec les deux en même temps. La présence et les propos de sa mère transformaient parfois des moments d'intense bonheur en périodes d'insupportables malaises. Et il n'aimait pas souhaiter qu'elle se fasse frapper par un autobus. Il a donc préservé toute la dimension zoologique de sa vie en l'éloignant d'elle. Pour le reste, tout allait bien puisqu'elle était une bonne mère.

Par contre, Paul aimait partager son plaisir avec sa sœur Marie, son aînée de dix ans. Elle ne tentait jamais d'abaisser ou de souiller son plaisir même si, souvent, il s'en rend très bien compte maintenant, elle essayait de le calmer et de l'apaiser.

— Oh oui ! C'est un super beau chien ! Mais serre-le pas trop fort, tu vas lui faire mal.

Et Marie s'assoyait à côté de Paul et caressait doucement le chiot. Pour lui plaire, elle demandait à leur père de les amener au Jardin zoologique ou dans un autre lieu où il y avait des animaux. Paul adorait sa sœur. Plus tard, à l'occasion, Marie allait se promener avec lui au Centre de la nature à

Laval ou au parc Angrignon à Montréal. Mais cela se produisait rarement, car Paul et Marie, ne partageant que le même père, ne vivaient pas toujours au même endroit. La première fois qu'elle accompagna toute seule son frère au Centre de la nature, elle avait quinze ans. Paul l'avait regardée avec autant d'amour que s'il avait contemplé un poney. Aller avec Paul au Zoo de Granby fut la deuxième sortie que fit Marie avec sa première voiture. La veille, pour l'inauguration officielle de sa petite Lada bleu ciel tout à fait mignonne et économique, elle était allée au restaurant avec Mireille. Elle avait vingt-quatre ans. Malgré que la vie les avait séparés et que Marie était partie à vingt ans vivre en appartement avec Mireille, Paul l'avait toujours considérée comme une grande sœur merveilleuse et une amie précieuse. Mais depuis que Marie travaille et habite à Québec, les trois les empêchent pas de conserver de très bons rapports et de se voir aussi souvent que possible.

Paul travaille surtout la nuit, dans l'imprimerie, comme substitut manutentionnaire de papier, à l'un ou l'autre des quotidiens de Montréal. Dans les différents ateliers où il gagne sa vie, il ne se mêle pas beaucoup aux autres et ne sourit jamais. Paul a trente-trois ans, il habite à Montréal, est célibataire et sans enfant.

Présentement, Paul pousse des rouleaux de papier vers les différentes unités de la presse. Le bruit assourdissant de la machine ne le dérange pas. Il porte un casque d'insonorisation et il est plongé dans ses réflexions. En fait, le vacarme ambiant nourrit son univers intérieur, simule le ronronnement du train en toile de fond et favorise les expéditions imaginaires. *Si on n'entend rien, on n'a pas à répondre aux questions des autres*, se dit-il. Chacun fait son travail, cantonné dans son monde. Aujourd'hui, il ne manque que vingt-cinq mille exemplaires à la production du journal. Paul pourra bientôt sortir. Il sera alors quatre heures. L'heure idéale lorsque l'on a une mission à accomplir...



— Bonjour Carole ! Ça va ? T'as l'air un peu fatiguée.

— Je suis très fatiguée. Mais je suis contente parce que la fin de semaine arrive.

— T'es pas la seule, répond François en se tournant vers ses enfants. Ludovic, Chloé, ramassez vos affaires, dépêchez-vous.

À la garderie de l'école Atelier, c'est le branle-bas. Les enfants sont heureux et bruyants et les parents, fatigués et grincheux. L'éducatrice Carole aide les enfants à regrouper leurs choses. Ludovic fait de son mieux, mais il ne peut utiliser qu'une main, car il ne se sépare jamais de son cheval noir en plastique, qu'il garde toujours sur lui, dans ses poches ou dans ses mains, et qui est devenu avec le temps un genre de talisman. Chloé, déjà prête, s'approche de son papa pour l'embrasser. François adore cela. Ludovic dépose Equus au fond de sa poche et se précipite à son tour vers son père. Puis ils se dirigent vers les cases pour prendre leurs manteaux et sacs d'école.

Dans la voiture, les enfants expriment leur bonne humeur avec des rires et des cris. Ce soir, ils retournent chez leur mère et cela les réjouit. Ils racontent leur journée en badinant et en se taquinant. François écoute en souriant tout en ayant d'autres préoccupations. Toute la journée, il a été distrait. Il a donné ses cours d'arts plastiques au collège Mont-Saint-Louis à Montréal, en pensant à cette femme rencontrée dimanche dernier au musée. Il regardait les dessins que ses étudiants exécutaient et il pensait aux tableaux qu'il avait vus à cette exposition, plus particulièrement à un tableau de Gauguin, *Le Mois de Marie*.

— Papa, la lumière est verte !

François appuie sur l'accélérateur, assailli par les coups de klaxon, les rires et moqueries de ses enfants et par ses propres réflexions. L'exposition *L'invitation au voyage* lui a plu, beaucoup, et l'a un peu déprimé, aussi ; comme chaque fois qu'il se retrouve face à des chefs-d'œuvre. Cela éveille en lui un doute concernant son talent artistique personnel.

François doit faire le tour du pâté de maisons avant d'en dénicher une. Puis une fois à l'intérieur, il n'a pas le temps de ressasser ses pensées. Il lui faut préparer le repas, faire les valises des enfants qui passeront la prochaine semaine chez Hélène et arriver à temps à l'entraînement de gymnastique de Chloé à dix-huit heures à ville Saint-Laurent. Tout un contrat ! C'est là que les parents ont choisi de se confier les enfants chaque vendredi soir. Hélène profite du cours de natation de Ludovic à dix-huit heures trente pour aller

nager au même endroit, à l'autre bout de la piscine. François et Hélène se croisent habituellement dans le stationnement où les bagages changent de voitures.

François salue Hélène poliment tout en déposant les valises près de sa voiture. Il a toujours un petit pincement au cœur lorsqu'il la voit. Pas facile d'être mis de côté et de se faire montrer la sortie, même si à l'époque il négligeait sa conjointe d'une façon incroyable et n'a pas fait grand-chose pour la retenir. Il lui a même dit : « C'est peut-être une bonne chose. Ça va me permettre de me consacrer davantage à ma peinture », alors qu'il savait très bien qu'il était le seul responsable de l'état de sa carrière artistique. François espère maintenant ne jamais mettre ses échecs sur le dos de ses enfants ou sur un manque de temps dû à leur présence.

— As-tu mis Equus dans mon sac ?

— Oui, inquiète-toi pas, je l'ai mis à la même place que d'habitude, dans la petite poche intérieure.

Hélène ouvre le coffre arrière de sa voiture en se souvenant avec plaisir que c'est elle, ancienne étudiante de latin, qui a soufflé à Ludovic le nom du cheval.

— À la semaine prochaine ! crie François à ses enfants qui se bousculent vers la porte d'entrée. Chloé ne veut pas arriver en retard à la gymnastique et incite Ludovic à la suivre en courant.

Un malaise s'installe entre Hélène et François lorsqu'ils se retrouvent seuls, face à face. Quatorze ans de vie commune et deux enfants, cela laisse des traces. Hélène l'a quitté six mois plus tôt pour aller vivre avec Pedro, son professeur de tango. Il faut dire que François dansait comme un empoté.

— Ils sont beaux, hein ?

— Oui, ils sont beaux. On a deux beaux enfants. Et Pedro les aime bien lui aussi.

François ne dit rien et feint l'impassibilité avec une grande maladresse.

— Salut, ajoute Hélène, en s'éloignant rapidement. François regarde Ludovic et Chloé pénétrer à l'intérieur de l'édifice, puis son ex-conjointe faire de



*Marie et les deux François*  
de Christian Lemieux-Fournier  
composé en Jenson corps 18  
a été mis en ligne  
en juillet deux mil douze.